

Juillet 2215, La Cité.

La chaleur se fait de plus en plus accablante, j'ai chaud. Je jette un coup d'oeil sur mon boitier, le bulletin météo indique qu'il fera 40°C aujourd'hui. Je dégouline dans mon vêtement gris, trop ample qu'il faut d'ailleurs que je fasse changer au dépôt d'habillement du Parti.

La porte du magasin se trouve à quelques mètres seulement. Ouf ! La petite pièce a gardé la température douce de cette nuit, un oasis de fraîcheur qui ne durera pas.

Je commence mon petit tour quotidien dans les différents rayons avant d'ouvrir la porte aux clients qui se pressent déjà à l'entrée.

Tout est ordonné comme je l'aime, les boites rangées par taille et par couleur.

Comme le stipule les lois en vigueur, chaque produit est présent en une seule référence, l'étiquette sobre et les quelques caractères donnent aux acheteurs les indications sur leurs contenus, pour le reste je suis là.

J'aime mon métier, la simplicité de l'emballage est compensée par ma connaissance des produits. Je souris intérieurement en pensant aux siècles précédents durant lesquels l'excès d'informations sur les produits rendait le travail d'épicier monotone, se limitant à empoigner le produit, le passer en caisse et le déposer ensuite dans le sac en plastique.

Fort heureusement cette époque est révolue ! Nous autres, épiciers, sommes devenus incontournables pour tous clients désireux de connaître la composition des aliments vendus. Sans compter que je suis le gardien des nécessités, sans moi personne ne mange, personne ne se lave ! Comparé à mes aïeux des siècles passés, je suis renommé dans le quartier.

Les portes de la boutique ouvertes, une nouvelle journée de labeur commence pour moi. A 9h30, je vois la file de clients qui se disperse en entendant le bruit des pas de l'Ordre National. L'Ordre National, le bras armé de notre chère patrie ! Des hommes dévoués corps et âmes au maintien de la paix et à l'équilibre de la Nation.

La troupe qui se présente aux portes de mon magasin est habituée, si je puis dire.

Cela fait six mois que cette division est affectée à la surveillance du quartier. Le protocole est clairement défini ; les clients s'écartent, je salue le Commodore d'une poignée de main ferme et d'un regard appuyé avant de rejoindre les clients sur le trottoir. La fouille dure 15 minutes, puis l'équipe s'en va comme elle est venue et les affaires reprennent. Malgré la chaleur, les clients affluent ; c'est une journée somme toute ordinaire si l'on enlève les caprices de la météo.

A 14h00, comme tous les jours je quitte l'épicerie. Le boitier dans ma poche, vibre alors que je ferme le rideau métallique, c'est un message du groupe de réflexion du Parti auquel j'appartiens depuis mon enfance. Nous avons une rencontre en fin d'après midi. J'aime bien ces réunions, elles permettent de réfléchir, libérer sa pensée et l'ordonner. C'est très important d'avoir les idées ordonnées, sans ça tout fout le camp ! C'est d'ailleurs ce qui a perdu les générations précédentes, l'individualisme des idées. Chacun revendique dans son coin et en fin de compte c'est le déséquilibre

qui s'installe dans la société, la violence gangrène la Nation, l'insécurité règne et le peuple en pâtit.

Le magasin fermé, je saute dans le premier écobus, direction notre cher foyer familial flambant neuf. Les grands travaux annoncés par le Ministère de la restauration ont enfin abouti. Les anciens immeubles d'habitation ont été détruits pour laisser place à des chalets de communauté entourés de biunités de vie. C'est dans l'une d'elles que le gouvernement nous a relogé. L'adaptation a été rude au début, mais grâce au soutien du groupe de réflexion, j'ai réussi à prendre mes marques. Pour le reste de ma famille, il semble que le changement ne les ait pas trop affectés : Marise ma femme s'est vite fait des amis dans la salle de vie commune du chalet et les enfants ont apprécié la présence du parc arboricole et la naturathèque. Moi, je regrette notre vieil appartement, son salon cosy et les murs tapissés à l'ancienne. Ces biunités sont toutes les mêmes avec leurs phytomembranes et les toits de feuillages, il ne reste plus aucune place pour les goûts personnels. J'aimais la froideur de la pierre, l'aménagement sommaire mais qui m'était propre de l'ancienne habitation ; ceci malgré le fait qu'elle possède une empreinte carbone trop forte. Les arguments en faveur de ces nouveaux bâtiments sont légions : ils représentent un atout majeur pour la préservation de notre planète et favorisent la mixité sociale, mais tout de même je m'y sens moins «Moi».

L'écobus s'arrête devant le chalet de la communauté, je descends et m'avance dans la forêt organisée du parc arboricole. Des cris d'enfants retentissent ; je n'arrive pas à les discerner au milieu de la verdure. Je continue ma marche rapide vers la biunité que nous occupons où je peux enfin distinguer le groupe d'enfants qui s'amuse au milieu des arbres. Il s'agit d'une classe de l'école du quartier, celle de mon fils car je l'aperçois au milieu de ses camarades. A notre époque, une grande partie de l'enseignement se déroule à l'extérieur, ce qui permet aux enfants d'être sensibilisés plus rapidement aux contraintes actuelles. La maitresse du Parti essaye tant bien que mal de leur inculquer certainement des notions d'écopolitique, mais les enfants semblent plus occupés à jouer. Je profite de ce moment d'égarement pour saluer mon fils de la main. Je suis très fier de lui. Il est né le 15 juin 2203, en même temps que sa soeur. Nous avons décidé de faire enfanter ma femme de jumeaux car deux enfants jouent plus volontiers ensemble s'ils ont le même âge. De plus, les lois sur la restriction de population survenue en 2200 ne nous ont pas permis d'avoir plus de deux enfants. Mes enfants sont ma vie, ce sont eux qui me font me lever tous les matins. Les premières années qui ont précédées leurs naissances étaient un peu compliquées car Marise travaillait encore beaucoup à l'hôpital en tant qu'infirmière chef. De mon côté, la restructuration du quartier m'a obligé à déménager l'épicerie. C'était au début de la standardisation. Pour minimiser l'impact environnemental, endiguer la surconsommation de masse ainsi que le matraquage publicitaire, le Parti a fait nationaliser toutes les industries et normaliser tous les produits. Chaque article n'existe que sous une seule référence, l'activité d'épicier a ainsi été valorisée. Bien entendu, il reste encore certains produits provenant d'autres pays qui ne répondent

pas aux normes, mais l'Ordre National veille au grain : le contrôle des frontières est drastique pour éviter leurs introductions dans notre société. Nos enfants sont tous habillés pareils, de même pour les adultes. Cela permet d'éviter les distinctions sociales et limite la jalousie. L'uniformisation a gagné petit à petit du terrain, s'étendant des habits aux coiffures en passant bien évidemment par mes chères denrées alimentaires.

Quoiqu'il en soit, le plaisir d'être parent est toujours là, sans compter que mes deux chérubins m'apportent énormément de satisfaction. Le Haut Commissariat aux Etudes les a sélectionnés pour suivre des études de niveau supérieur III. C'est une éminente distinction pour des élèves de leur âge, Alexia suivra des cours pour devenir paysagiste alors qu'Alex rentrera à l'Institut Supérieur d'Agronomie. Je ferai tout pour qu'ils réussissent dans cette voie réservée aux meilleurs, formant l'élite de la Nation. Je rêve à leur avenir brillant lorsque mon boitier sonne pour me rappeler qu'il est temps d'aller manger. J'appelle les jumeaux. Nous rejoignons la salle de vie. Tout le jardin est là. Les femmes chargées du repas cette semaine nous ont préparé un cocktail de vitamines à base de jus frais, de salades, de fruits ; tous cultivés dans notre champ vivrier.

Le repas est calme comme à l'habitude, on entend les oiseaux chanter. Le nouveau jardinier-chef, envoyé depuis peu par le Parti, anime le repas. Il prend son rôle très à coeur ; la répartition des tâches au sein du jardin est faite chaque semaine : un groupe pour le champ, un pour la cuisine, un pour le maintien de «notre quartier» et un dernier pour les activités annexes. Ce coup-ci, nous avons eu de la chance ; il est vraiment sympathique : il veille à notre bien être, à l'harmonie du groupe. Rentrer à la biounité devient reposant. C'est vrai que sur ce point l'immeuble était plus chaotique.

Mon boitier sonne à nouveau. Je pars me changer pour la réunion. «Notre maison» (combien ce mot a perdu de sens depuis notre arrivée ici) est calme. La lumière du soleil couchant entre dans la pièce principale, un genre de salon ; autour de celui-ci se trouve les trois chambres, un rangement pour les vêtements et une salle d'eau. Assez perdu de temps, je saute dans mon pantalon de chanvre et ma chemise en coton.

Le bus klaxonne. Je monte dedans, direction le centre de rencontre.

Le thème de ce soir est «l'importance de la relation père-fils dans l'équilibre de la Nation». Lors de ces réunions, on partage nos idées, nos opinions. C'est aussi un moyen qu'utilise l'Ordre pour détecter les esprits divergents. Les réunions se déroulent toujours de la même manière : le Président annonce le thème, on se met en groupe avec un animateur, chacun donne son opinion. A la fin, on fait une synthèse et le Président corrige les erreurs. Malheureusement, celle-ci s'est quelque peu passée différemment. Tout commença normalement jusqu'au moment où un homme a commencé à annoncer ses doutes par rapport aux grands travaux du Ministère de la Reconstruction. Pour lui, la mise en communauté des familles est un moyen caché de contrôler les idées des citoyens. Un grand débat se lance entre lui et le président. Sur le moment, je n'ai pas vraiment prêté attention, trop ennuyé par le brouhaha de l'audience, mais sur le chemin du retour je repense à ses paroles. Elles ont réveillé

quelque chose en moi. Je retrouve mon avis sur le plan de reconstruction, sur ses travers ; cependant, certains points auraient pu être améliorés. Je ressens une certaine haine pour le système, ce qui m'amène à me poser tout un tas de questions. Malgré mon manque de concentration sur le discours, j'ai été très touché par ses mots sur la liberté de choix des produits de consommation. En descendant de l'écobus, je décide de faire un détour pour mettre de l'ordre dans mes idées.

En arpentant les rues de la ville, je la redécouvre. Les vieux quartiers sont peu à peu détruits car les grands bâtiments du vingt et unième siècle ne sont pas en harmonie avec la Nature. Le Parti a ré-imaginé une organisation pour la ville : avant, tout était fait pour la voiture. Aujourd'hui, les grandes rues n'existent plus que pour les lignes d'écobus, les autres axes de déplacement sont de petits chemins pierrés où l'herbe pousse au travers. Ils sont bordés par des talus plantés d'arbres, de buissons fruitiers, de fleurs, d'herbes en tout genre. On a l'impression d'être au beau milieu de la campagne. Au printemps, ces endroits dévoilent leurs charmes ; on y retrouve de magnifiques couleurs chatoyantes allant du blanc éclatant au rouge le plus sombre. Les animaux reviennent peuplés ces lieux, les oiseaux commencent leur parade nuptiale avec des chants dignes des plus grands compositeurs. Les édifices ont subis eux aussi des changements majeurs : les façades droites d'autrefois ont cédé la place à des phytomembranes souples qui s'incurvent selon les besoins du foyer et les variations de la température extérieure. Les toits sont plantés de végétaux afin de recycler le carbone de l'air et la pollution, le plus rapidement possible. Seule ombre au tableau, tous les bâtiments se ressemblent. Cette homogénéité me fait regretter le patchwork architectural de jadis. L'ambiance bucolique et la discussion de ce soir me font repenser à des souvenirs de jeunesse passée dans la ferme de mes grands parents. Tous deux étaient de fervents défenseurs du Parti. Mon grand père avait pourtant une passion prohibée par la loi : la vente d'objets de l'ancien temps. J'adorais m'asseoir à coté de lui et rêver en l'écoutant me raconter l'histoire de chacun. J'imaginai leurs propriétaires, leurs vies. Certains objets, dont l'usage n'était pas clairement défini, me laissaient encore plus rêveur. Ils sont les gardiens de temps révolus, seuls vestiges de vies oubliées.

Ma ballade est interrompue par les vibrations de mon boîtier. C'est le jardinier-chef me demandant où je suis ; si je vais bien ! Cet excès d'intérêt bien que normal n'est pas le bienvenu. J'ai envie d'être seul ce soir et me voilà rappeler à l'ordre.

Je décide donc de rentrer car les peines encourues pour avoir déserté le Jardin sont lourdes. Le trajet en écobus est interminable. J'ai beau regarder des émissions sur mon boîtier, rien ne m'intéresse. Je suis obnubilé par ces souvenirs d'enfance et surtout par l'imagination qu'entraînaient ces objets antiques. Cela fait longtemps que mon esprit, trop occupé par l'épicerie, le symbole de ma réussite, n'avait pas divagué. J'arrive chez moi, Paul m'attendait passablement énervé. Il m'attrape par le bras et me lance les yeux exorbités «Tu te crois où ? Tu as vu l'heure ? Toute ta biounité s'inquiétait après l'épisode de la réunion !» Après de pareils événements, je me devais obligatoirement de rentrer, le monstre Paul est sorti de sa carapace de bon père

de famille. Cette fois, c'est bon, je n'ai pas le droit à une autre chance. Abasourdi par l'excès de colère du jardinier-chef, je vais me coucher dans ma biounité sous le regard étrange de ma famille.

Octobre 2215, La Cité.

Je bricole au fond du magasin, une étagère a plié sous le poids des boîtes. Je tente de la redresser lorsque la porte du magasin s'ouvre. En lâchant le cadre, l'équilibre incertain se rompt et une pluie de boîtes se déverse sur moi. En me relevant, je tente de me donner un peu de dignité en remettant mon uniforme en place et je file accueillir le client dans le magasin. Personne. Après un rapide tour du magasin, je bouscule un petit paquet posé sur le sol. Quel idiot, j'ai du oublier de ranger une boîte de marchandise. Je prends la boîte et l'inspecte pour connaître la nature des produits qu'elle contient, mais elle ne ressemble pas aux cartons que j'utilise. Sur le haut est écrit au marqueur mon nom «Malbrough», étrange, normalement les colis doivent être d'abord adressés à la biounité avant de nous être transmis. Je retourne d'un pas pressé vers l'arrière boutique et range la boîte parmi les cartons de nourriture.

La fin de journée se fait attendre, hanté par le colis je trépigne en attendant les clients et fait les cent pas entre les rayonnages. Le boitier sonne enfin la fin de la journée de travail. Je tire la devanture de l'épicerie et retourne près de la cachette d'où j'extrais le précieux carton. En déchirant l'emballage, je vois au milieu des billes de protections, un petit objet foncé. C'est un morceau de bois très foncé, sa forme n'est pas commune, elle est cylindrique avec au bout une sorte de boule percée. De plus, il sent une odeur forte et familière.

Mon esprit est déboussolé, des souvenirs d'enfance me reviennent. D'un coup, ça me revient, je revois mon grand père riant et mimant l'acte de fumer avec cet objet dans la bouche. Je connais le mot pour désigner cet ustensile, c'est une nipe, non, une bipe... Une PIPE ! C'est ça ! Quelqu'un m'a offert une pipe ! Un objet du passé, d'heureux souvenirs affluent. C'était durant l'été dans la ferme de mes grands-parents.

Très vite mon enthousiasme cède la place à la panique. Qui m'a transmis cette pipe ? Il n'y avait aucun mot avec. Que vais-je faire de cet objet interdit ? Je décide de le cacher dans une boîte de conserve vide, le temps de réfléchir à ce que je vais bien pouvoir en faire. De toute manière, mon temps est compté, Paul me surveille et si je reste trop longtemps à la boutique je vais une fois de plus éveiller les soupçons de la communauté.

En montant dans l'écobus, je croise le regard d'un homme, je le connais. C'est un habitué de l'épicerie. Il me fait signe de venir m'asseoir à côté de lui. Nous échangeons quelques mots, mon cœur bat la chamade, que me veut-il ? L'homme me parle du colis et me demande de le garder caché quelques temps dans la boutique. Il m'informe qu'une femme viendra le chercher d'ici quelques jours et qu'elle se fera connaître à l'aide d'un mot de passe. A peine ses explications terminées, l'individu se

lève et descend du bus. J'étais sidéré, pourquoi moi ? J'avoue avoir une forte attirance pour les antiquités, mais j'ai toujours su garder cette passion secrète.

Le bus s'arrête devant la biounité, je descends et file dans le chalet communautaire pour me servir un cocktail de fruits frais. La boisson douce et fruitée me fait du bien. Pour compléter ma détente, je décide d'aller faire un tour à la naturathèque. Cet endroit est reposant, la douce lumière du soir traverse les phytomembranes. Je m'assois sur un cactus éponge et observe un champ de bataille improvisé par les enfants. Des figurines de soldats du Parti gisent sur l'humus de la serre. Je peux même distinguer appuyer contre des rochers des petits miradors de brindilles qui délimitent l'entrée d'un camp retranché. Les enfants reviendront certainement demain pour terminer leur mini guerre. Je décide de compléter cette séance de détente par un peu de musique douce. Le boîtier dans ma poche est en fait un récepteur du réseau multimédia du Parti. Chaque citoyen peut n'importe où et à n'importe quel moment téléphoner, écouter de la musique, regarder des films ou jouer à des jeux vidéos. De même, nous avons accès en direct aux informations. La douce musique qui émane me plonge dans un état de rêverie. En observant autour de moi, je remarque que la haute voûte de la naturathèque, sur laquelle sont fixés les phytomenbranes, ressemble au grément d'un voilier.

Cette réflexion me renvoie rapidement à l'épisode de cet après midi. Je repense à cet artefact du passé qui a fini, pour je ne sais quelles raisons, dans ma boutique. Quel bel objet ! Le fourneau a été travaillé au couteau par une main experte, pour graver dans le bois un voilier et les initiales BP. Qui étais-tu BP ? Un marin au long cours, qui a bravé plus d'une fois les intempéries ? De quelles aventures cet objet a-t-il été le témoin ? Et je reste là, paisiblement assis à gamberger sur la vie de BP le marin.

Mon calme est troublé par des bruits de pas derrière moi. C'est Paul. Il me sourit, s'assied à coté de moi et commence à me parler d'une voix douce et mielleuse. Il me dit qu'il est content de voir que je me sens bien dans la communauté, que j'ai de la chance d'avoir des enfants aussi brillants et qu'il faut que je prenne soin d'eux avant tout. J'entends ces paroles, mais mon esprit est ailleurs. Je pense à la pipe, j'ai hâte d'être à demain pour pouvoir la sortir de sa boîte et la contempler à nouveau. Une fois son discours terminé, Paul m'invite à le suivre dans le chalet ; ce soir, une soirée Quizz est organisée et ça serait bien que j'y participe afin de consolider, dit-il, les liens qui m'unissent aux autres membres. Je le suis sans rechigner, mais le coeur n'y est pas.

Je me suis levé plus tôt que d'habitude ce matin. Le petit déjeuner avalé, je saute dans le bus direction l'épicerie, j'espère arriver en avance pour m'accorder quelques minutes à observer la pipe de marin. Ca y est j'y suis, j'ouvre la devanture de la boutique et me dirige vers l'arrière boutique où trône, au milieu des boîtes de poulet, le vestige d'une vie d'aventure. En ouvrant la cachette, je ressens un plaisir malsain. Je suis devenu un hors la loi, mais en même temps, le fait de détenir un objet du passé me fait me sentir important, unique. J'entends la porte du magasin qui s'ouvre, pourtant l'ouverture est prévue dans cinq minutes. Le temps de fermer la boîte et de

fouerrer la pipe dans la poche intérieure de mon veston, j'aperçois le Commodor qui essaye de passer son imposante carrure entre les étagères. A ma vue, il me lance un large sourire carnassier et tend sa grosse main vers moi. Je la saisis. Ma poignée de main est molle et mon regard fuyant. Il l'a vu, car il ne me lâche pas la main, me fixe du regard et me demande si je me sens bien aujourd'hui. Je lui réponds que je suis souffrant et que je ne me sens pas très bien. «Tout se soigne !» me répondit-il en faisant signe à ses gars de rentrer. Comme le veux la consigne je sors, mais cette fois-ci un garde m'escorte jusqu'au trottoir et ne me lâche pas d'une semelle.

Cela fait une demi-heure que l'équipe de l'Ordre National fouille mon épicerie. Je sue à grosses gouttes, l'agent qui me surveille n'a pas bougé. Je n'ai qu'une seule idée en tête : je vais me faire prendre. C'est sûr, la fouille dure depuis trop longtemps pour qu'ils n'aient pas de soupçons à mon sujet. Le Commodor sort de la boutique la boîte vide à la main. Sur le moment je pense à ma famille, à mes enfants qui, à cause de moi vont être considérés comme suspects et n'auront plus accès aux belles études auxquelles ils se destinaient. J'ai été stupide, indigne d'un bon père de famille.

J'aurais du donner la pipe aux autorités et dénoncer l'homme du bus. Tout ça uniquement pour satisfaire l'attirance malsaine et égoïste que j'ai envers les objets du passé.

Mon bourreau avance vers moi, l'air triomphant en brandissant la boîte vide. Je tremble, il me regarde fixement et ordonne au molosse qui me surveille depuis le début, de me fouiller. Le garde commence une fouille lente et méthodique. Il commence par le haut, ébouriffe mes cheveux et descend au fur et à mesure vers la poche intérieure de ma veste. Je sens la pipe me brûler à travers mes vêtements.

L'homme passe sa main dessus et continue de descendre jusqu'aux chevilles. Là, il me demande d'enlever mes chaussures. N'a-t-il rien senti ? Je suis raide comme un piquet, mes jambes sont en compote. Je m'exécute et là, toujours rien, j'attends le verdict. Le Commodor me lance un regard furieux et me lance avec acharnement «Et la boîte alors ? Qu'est-ce qu'elle contenait cette boîte ?!» Je bafouille qu'elle contenait un produit périmé et que suivant les mesures sanitaires du Parti, je l'ai vidée puis nettoyée. J'ai juste oublié de la jeter dans le bac de recyclage.

Mon explication ne lui a qu'à moitié plu, mais il ne trouve rien à redire. Le chef me lance un dernier regard assassin puis repart avec sa troupe reprendre sa surveillance.

Je reste sur place un petit moment pour réfléchir à ce qui venait de se produire.

Qu'est-il advenu de la pipe ? Étais-je tombé sur le dernier imbécile de la brigade ? Je fouille à mon tour et ne la trouve pas. C'est en mettant la main dans la poche intérieure que j'ai pu me rendre compte que celle-ci était trouée. La pipe avait glissé à l'intérieur de la doublure du veston trop grand. En fouillant, le soldat a dû omettre de passer où l'objet était tombé. Je retourne vite dans mon magasin et reprend une activité le plus normalement possible. Je ne veux surtout pas éveiller le doute chez mes clients, la dénonciation est chose courante dans le pays. Après ce qui vient de se produire, je me passerai bien de ce genre de publicité. La journée se déroule normalement, le nombre de clients qui défile étant faible, cela me laisse le temps de

reprendre mes esprits. La dernière cliente de la journée est une jolie jeune femme. Elle me demande un article à base de poisson et glisse en fin de phrase le mot de passe que m'avait communiqué l'homme du bus. Je lui demande de patienter un instant, me retire dans l'arrière boutique pour déchirer la poche intérieure et récupérer la pipe. Trop content de me débarrasser de cet objet qui a bien failli causer ma perte, je le dissimule dans le paquet de marchandises que je donne à la femme. Elle jette un bref coup d'oeil circulaire pour s'assurer qu'elle est bien seule dans la boutique et vérifie la présence de la pipe dans le sachet, après quoi elle me donne une liasse de billets et s'en va en me remerciant. Je dois fermer. Je me sens libéré mais en même temps, j'ai l'impression d'avoir été détroussé du seul bien qui me rendait unique. J'étais l'heureux propriétaire de la pipe de BP, le vieux loup de mer et cette femme m'a renvoyé dans la catégorie des anonymes.

Comme chaque soir, je ferme le magasin et monte dans l'écobus. Plongé dans mes pensées, je ne vois pas l'homme s'asseoir à côté de moi. Il me sourit, me raconte des banalités sur la météo puis me demande comment s'est passée ma première rencontre avec Cynthia. Je lui réponds vaguement, après quoi l'homme change d'attitude et me demande si je n'ai rien pour lui. Les billets sont là, je les lui tends mollement. Il les saisit, tire de la liasse un billet qu'il me tend et descend de l'écobus. Je me sens seul, tout nu.

Je rentre chez moi pour retrouver la communauté du chalet. Mon boitier sonne un rendez-vous au groupe de réflexion. Je crois bien que j'en ai marre de cette vie, même l'idée de retrouver mon épicerie demain me laisse de marbre. Ce soir, je vais tout faire pour ne pas me faire remarquer, rester le plus normal possible en société, ordinaire, comme on nous a appris à l'être. Je délire !

Toutes ces péripéties ont éprouvé le petit épicier que je suis, l'homme habitué à l'ordre et la répétition. Peut-être devrais-je parler au groupe de réflexion de mes doutes envers la politique actuelle ? Cependant, si je fais ça, je perdrai mon contact privilégié avec les antiquités.

Arrivé dans la salle du groupe de réflexion, j'essaie de me concentrer sur la discussion, ne pas me laisser aller à des confessions qui pourraient coûter cher à ma famille et à moi. Tout se passe mieux que je ne l'escomptais, j'arrive à reprendre mes esprits le temps de la soirée.

Ma vie est à nouveau chamboulée le lendemain matin, à la vue du paquet posé derrière le comptoir. Le même paquet que la dernière fois. Je reste là à le regarder, partagé entre la sensation de descente aux enfers dans laquelle je me suis peu à peu engagé et l'envie d'un enfant d'ouvrir son cadeau de Noël. L'enfant ne met pas longtemps à prendre le dessus. J'arrache frénétiquement l'emballage et en sors un objet métallique, rond et plat.

L'objet est finement travaillé, il y a une petite proéminence qui permet de l'ouvrir en deux. Le bracelet auquel il se rattache est d'un cuir très clair et se ferme par un ingénieux système de clip en argent. C'est une montre ! Les aiguilles se sont arrêtées sur 10h36. De l'autre côté du couvercle, il y a une vieille photo de femme.

L'image est floue, on ne discerne pas les traits de la personne, seules des nuances de gris permettent de reconnaître un visage. Quel bel objet ! Le touché est agréable, la montre est froide et douce. Je suis charmé par l'intimité qu'elle dégage.

Je ne serais dire, sur le moment, si l'homme qui m'a amené cet objet est mon bienfaiteur ou mon bourreau. Si cette mascarade continue, je vais devoir aménager un endroit pour garder mes biens à l'abri de l'Ordre National. Dans la biounité peut-être ? Non, c'est trop risqué, les cachettes sont trop peu nombreuses, il y a trop de passage. Le vieil appartement ? Il paraît qu'il va bientôt être détruit, mes allées et venues fréquentes éveilleraient les soupçons.

Il ne me reste plus que l'épicerie, personne ne pourra entrer dans l'arrière boutique sans moi. C'est beaucoup plus sûr. La cave me semble bien. Je décide de fermer la boutique plus tôt. Je place une pancarte sur la porte «fermé pour maintenance et inventaire».

Je descends par le petit escalier, au fond de l'arrière boutique. Le couloir est étroit. L'escalier tombe à pic, il grince sous mon poids. J'arrive à la porte, elle est en vieux bois noir craquelé. Je l'ai récupérée de la ferme de mes grands parents à leurs décès et je l'ai placée ici pour la préserver. Je sors la grande clé grise portant les initiales L.T, encore un sinistre inconnu. Je pousse la porte et débouche dans la cave.

J'appuie sur le vieil interrupteur. L'unique ampoule s'allume. On n'y voit pas grand-chose mais ma vue s'habitue à la pénombre. La pièce est assez étriquée mais j'ai réussi à l'ordonner en y mettant de nombreuses étagères sur lesquelles s'entassent les cartons de marchandises. Je me dirige vers le fond où j'ai laissé un espace entre deux rangements. Je me souviens qu'en faisant le ménage il y a quelques temps, j'avais remarqué qu'une brique était désolidarisée du mur. Je tâtonne le mur à l'endroit où se trouve la brique. Elle est là. Accroupi dans le noir, je sors de ma poche une cuillère empruntée à la biounité, détache la brique du mur et commence à creuser une cavité. Je répète cette activité chaque soir et chaque matin, cinq minutes avant et après la fermeture. Après deux semaines, j'ai réussi à creuser une petite niche de vingt centimètres de profondeur ; juste ce qu'il faut pour y cacher des antiquités de petites dimensions comme la montre ou la pipe.

Novembre 2215, La Cité.

Mon petit marché parallèle a pris de l'ampleur avec le temps. Je suis comblé par l'arrivée de nouveaux objets et passe beaucoup de temps à les contempler et les observer. Mon épicerie prend de plus en plus des allures de brocante cachée. Je me suis rapproché de mon fournisseur qui se fait appeler Louis. Il pouvait arriver que je stocke plus de trois objets, toujours de faibles dimensions.

J'ai dû creuser un peu plus loin pour pouvoir cacher tous mes trésors.

Les fouilles de l'Ordre National se font de plus en plus espacées. Les échecs successifs ont certainement émoussé les soupçons à mon égard et c'est mieux ainsi.

Louis s'arrange toujours pour que je ne les garde pas trop longtemps, ce qui me permet de voir de nombreux objets.

Je reste des heures à les admirer, cela devient ma nouvelle obsession. A la maison, je ne pense plus qu'à ça. J'ai de plus en plus de mal à avoir une attitude neutre. Si l'Ordre National me laisse un peu respirer, il n'en ait pas de même pour les habitants de la biounité. Je sens bien que mon comportement devient suspect.

Marise me pose des questions car je dors peu, commençant tôt mes journées et rentrant tard le soir. Le jardinier-chef me colle aux baskets, il me harcèle avec ses tâches communes : je passe mes weekends à cultiver le potager, ratisser les allées, nettoyer les biounités, faire des réparations. Ma vie se limite à l'épicerie où je suis esclave de mes objets et de la nécessité d'être discret ; à la vie au jardin où je suis esclave du chef tyrannique.

Décembre 2215, La Cité.

Après la chaleur harassante de cet été, le froid me mord les entrailles. Il est 6h30, je monte dans l'éco-bus pour aller travailler. J'arrive devant la porte de la boutique. Ça fait un bout de temps que je n'ai pas vu Louis. Je descends rapidement à la cave comme à l'habitude. J'ouvre la cachette, il n'y a plus rien ; le trou est là, sa gueule béante ouverte sur du vide ! Je suis atterré et je n'ose plus bouger. Que s'est-il passé ? Hier soir, tout était là. Un visage me vient à l'esprit : Paul. Ce traître a dû me balancer à l'Ordre National. La peur d'être pris m'envahit d'un coup. Le petit déjeuner me remonte aux lèvres, je vomis contre le mur et m'effondre à genoux sur le sol. Je dois partir, quitter cette boutique. Pardon Alex et Alexia. Je dois fuir. Je remonte l'escalier en courant, traverse le magasin et butte contre une boîte à terre.

Je finis ma course contre une étagère. Encore une boîte ! Mon corps endolori s'étend pour atteindre le paquet. Il contient un petit objet rectangulaire composé de bois et d'une lame de métal. Des trous perforent le bois. Je souffle dessus pour enlever les bouts de carton de l'emballage. Mon souffle libère un son clair et métallique. C'est un instrument de musique ! J'aime particulièrement ces outils qui ont besoin d'un homme, un musicien qui plus est, pour exprimer tout leur potentiel. Je dois y aller.

L'instrument finit dans la poche de mon veston, je me relève difficilement et sors du magasin en fermant la porte. Je prends soin d'y coller un cheveu au cas où quelqu'un chercherait à rentrer.

La rue est hostile. J'ai l'impression que tout le monde me surveille ; le passant qui téléphone avec son boîtier est suspect ; il fait l'objet de nombreuses hypothèses de la part de mon cerveau : me dénonce-t-il à l'Ordre ? Me prend-il en photo ?

Je cours dans la rue, traverse le parc public où il y a peu de monde. Je me dirige vers les bords de la rivière. Je dévale plus près de l'eau et m'assois. Toute cette histoire me terrorise, j'ai envie de revenir en arrière, de n'avoir jamais touché à cette pipe, de ne pas avoir adressé la parole à Louis. Louis, ha ! C'est à cause de lui tout ça ! La

haine monte en moi. J'ai envie de l'écraser, de le réduire à néant. C'est de sa faute, SA FAUTE à lui !

Je bous intérieurement, j'arrache violement l'herbe autour de moi. Le boitier sonne pour me rappeler la pause déjeuner. C'est un message de Paul. Paul ! Je hais cet être fourbe mi ange, mi démon ! Il cache bien son jeu ce pourri. Je le savais, il m'épiait, il me suivait. A chaque fois que je croise son regard, je peux y lire la trahison. Il respire le mal, la fourberie, la mesquinerie. J'explose, je hurle mon dégoût pour cette vie ! Je lance le boitier dans l'eau. Ça y est ! Je suis libre, délivré de son contrôle. Peu à peu, je me calme, retrouve mes esprits ; tâte ma poche pour en sortir le boitier. Rien. Qu'ai-je fais ? La destruction d'un boitier est considérée comme une atteinte grave à l'image du Parti. Je fouille frénétiquement autour de moi. Je n'ai pas pu faire ça, c'est pire que tout. En me débarrassant du boitier, je viens de me condamner. J'ai affirmé ma haine envers le système et je vais devoir en payer les conséquences. Non, je feindrai l'accident. Je vais aller me présenter au commissariat le plus proche pour leur expliquer que mon boitier est tombé à l'eau. En faisant ça, je risque d'aller tout droit dans la gueule du loup. Mes activités de brocanteur doivent être déjà connues et je risque de rentrer dans le commissariat pour ne jamais en ressortir. Il existe de terribles histoires sur les traitements réservés aux marginaux.

Elles parlent de cures de redressement de plusieurs mois, de correcteurs psychiques puissants. Je ne veux pas finir en rat de laboratoire. La seule solution est de quitter le pays. Je dois fuir.

Un rapide plan d'évasion s'improvise dans ma tête. Il faut retourner au magasin pour faire le plein de provisions, j'en aurai besoin durant mon périple. Ensuite, je me dirigerai vers la forêt primaire au sud de la ville. Il n'y a que comme ça que je pourrais m'extraire à la surveillance du Parti.

Il est largement temps de rentrer. Je fais le chemin inverse d'un pas pressé, prend les plus petites ruelles pour me rendre à l'épicerie sans être vu.

Le cheveu n'a pas bougé, personne n'est entré pendant mon absence. A l'intérieur je repense à mon plan insensé de fuite. Comment ai-je pu être aussi naïf en voulant m'extraire au regard du Parti. Tout le monde le sait, il existe une multitude de satellites qui observent du ciel, chaque mouvement des citoyens. Ces satellites m'observent, je sens leurs regards sur moi. Transi de peur je cherche une solution.

De derrière le comptoir, je jette un bref regard circulaire et remarque une ligne de conserves dérangée dans les étagères de droite. Je vais la remettre en place. C'est ça, je dois tout remettre en place dans ma vie. En fin de compte qu'ai-je fais de mal ?

Je n'ai joué qu'un petit rôle d'intermédiaire, rien de plus. Les juges seront cléments si je me dénonce. Avant tout, il faut que je range l'épicerie afin qu'ils constatent combien je remplis au mieux la tâche qui m'est confiée. Je vais ranger, puis j'irai déclarer la perte de mon boitier et mon activité illégale. Faute avouée à moitié pardonnée. En me retournant, je note des boites mal empilées. J'y remets de l'ordre.

Le sol aussi est sale. Il me semblait pourtant l'avoir lavé hier. Je regagne l'arrière boutique pour prendre le balai et la serpillère. Je remplis le seau d'eau et verse un

bouchon de produit. Je commence par balayer tout le magasin. La couche de poussière me paraît être énorme ! Je ramasse mon tas et commence à lessiver le parterre. J'ai fini. Mon dieu c'est à désespérer ; c'est encore sale! Je recommence mon travail de plus belle. A cet instant, un de mes clients entre. Il paraît choqué de me voir ainsi : «ça fait un moment que je vous observe de l'autre côté de la rue et c'est la sixième fois que vous récuriez votre plancher». Je suis interloqué par sa phrase. Cinq fois ? Comment est-ce possible ? «C'est que le parterre est si dégoutant ; j'ai l'impression qu'il se resalit à chaque coup de balai». L'homme me fixe. «Mais votre sol est propre, il brille. On pourrait presque manger dessus». Je suis hors de moi. Ces remarques m'exaspèrent. Je lui ordonne de partir. Heurté, il s'exécute.

J'ai été trop violent avec cette personne. C'est un client et il est roi. Je dois être exemplaire maintenant. L'épicerie est prête pour demain. Il me faut racheter ma conduite de cet après midi : demain, pas de faux pas, je dois être parfait pour rattraper mes erreurs. Le Parti me pardonnera quand il verra combien je suis un bon épicier ! Alex et sa soeur deviendront de grands agronome et paysagiste grâce à moi.

Je suis fatigué, je dois rentrer.

Il est déjà tard. La porte du magasin s'ouvre ; j'entends des bruits de pas : des clients ?

Je vérifie ma tenue et rejoins le comptoir lorsqu'une ombre s'abat sur moi. Le choc est violent, je suis projeté à l'autre bout de la pièce. Dans un ultime effort pour me relever, je vois la grosse botte noire de mon agresseur qui se lève prête à s'abattre sur moi.

Avril 2216, La Cité.

Je me réveille dans le parc public à proximité de l'épicerie. L'esprit embrumé, je m'aperçois que mes vêtements ont changé. Je suis vêtu d'un drôle uniforme blanc et un boîtier vissé au poignet. D'ailleurs il est 11h45, je suis en retard pour le travail!

Je me lève illico presto pour me rendre à l'épicerie. Il fait beau et chaud aujourd'hui, c'est agréable. Les oiseaux chantent, tout ceci me met de bonne humeur ! De plus, quelqu'un à eu la bonne idée de m'offrir des nouveaux vêtements et un boîtier tout neuf. Mais bien sûr ! Je suis pardonné ! On a su reconnaître ma foi inébranlable dans le Parti. Les satellites ont dû transmettre mon désir de repentir ! Il faut tout de suite que je reprenne mon ancienne vie de citoyen modèle.

Arrivé au magasin, je me rends compte que celui-ci est déjà ouvert. Stupéfait par ma découverte, j'entre dans le magasin. Il y a un homme de forte corpulence derrière le comptoir. Qui est ce fou qui a prit ma place ? Je lui ordonne de sortir de là! Il ne réagit pas. Je sors de mes gonds et interpelle mon usurpateur avec plus de convictions. L'homme ne comprend pas, il me demande de me calmer et m'informe qu'il est le nouvel épicier depuis la mort de son prédécesseur, il y a quelques mois de ça. La nouvelle m'accable. Je ne suis pas mort, je ne peux pas être mort. L'épicier rondouillard me somme de quitter les lieux. Je ne peux pas laisser ce furieux

continuer sa mascarade, il perturbe l'ordre établi. J'empoigne le scélérat et l'envoie voltiger contre le comptoir. Les bruits de lutte ameument des passants. En nous voyant, ils accourent pour nous séparer. Mon adversaire est sonné, le visage en sang ; il tente d'expliquer aux témoins les causes de la bagarre, sans les connaître lui-même. J'ai envie de détruire cet homme qui s'est donné le droit d'occuper ma boutique. Mes envies de meurtre sont vite troublées par une force herculéenne qui me soulève du sol et me plaque contre le mur. Je sens une aiguille rentrer dans mon bras et une douce volupté m'envahit, un calme familial que je suis heureux de retrouver.

FIN